AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

ÉDEN

Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de :

ICELANDIC LITERATURE CENTER

Titre original :
Eden
Ólafsdóttir, Auður Ava

© Auður Ava Ólafsdóttir, 2022.
© Zulma, 2023, pour la traduction française.

La couverture d'*Éden*
a été créée par David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Pour A. J.

Quel est le sens de la vie ? m'interroges-tu. On pourrait aussi bien demander : Qu'est-ce qu'une carotte ? Une carotte est une carotte, nous n'en savons pas plus.

Extrait d'une lettre d'Anton Tchekhov
à son épouse, Olga Knipper.

Donnez-moi un mot qui soit bon
Un mot qui soit utile
Un mot qui soit vrai
Mais faites qu'il s'agisse
d'un mot court.

Þorsteinn frá Hamri

ISS

L'avion s'élance sur la piste et décolle, la tête penchée vers le hublot, j'aperçois une femme qui sort de son domicile en banlieue et pousse vers la voiture ses deux enfants chargés de leurs cartables, elle est étonnamment proche, étonnamment nette, puis l'appareil s'élève à grande vitesse dans les airs et tout rapetisse, je vois le sol soigneusement quadrillé et la ville en contrebas qui se mue en un chapelet de lumières scintillantes. Depuis cette altitude, la surface du globe est dénuée d'êtres humains, c'est le monde après que l'homme l'a quitté à la hâte en oubliant d'éteindre les lumières, en laissant une casserole sur la cuisinière et la télé allumée. Je longe un instant du regard le cours d'un fleuve dont je sais qu'il se jette dans la mer après avoir traversé de nombreux territoires et autant de frontières, la même eau, le même poisson qui naît dans un pays et qu'on pêche dans un autre, j'essaie de me souvenir d'une question posée dans un examen de géographie sur les principales industries des villes situées le long de ce fleuve, ne fabriquait-on pas des aiguilles à coudre dans les parages ? L'instant d'après, tout disparaît sous un banc de nuages blancs, auquel succède un univers vaste et bleu, du bleu glacier des images bibliques

où un ange debout au bord d'une rivière protège de ses ailes deux enfants aux pieds nus. Ici, l'air est immobile, il n'y a pas un souffle de vent, c'est un monde empli de beauté. Adossée au siège 29F, en fermant les yeux, je ne tarde pas à quitter l'atmosphère pour me retrouver en orbite autour de la Terre, là où les débris spatiaux décrivent cercle après cercle en compagnie des navettes des milliardaires et des satellites qui cartographient nos déplacements, je décide d'aller faire un petit tour jusqu'à l'ISS, la Station spatiale internationale, où une équipe de cinéastes russes filme une scène dans laquelle une chirurgienne incarnée par Ioulia Peressild est envoyée sur la station pour opérer un homme victime d'un infarctus (c'est le cosmonaute Skhaplerov qui tient le second rôle). L'équipe espère pouvoir sortir son film avant que Tom Cruise ne termine le tournage du sien, produit par Hollywood, lequel doit également comporter des scènes dans l'espace et où il est aussi question de sauvetage si ce n'est qu'en l'occurrence, il ne s'agit pas de sauver un seul homme, mais l'humanité tout entière d'un danger imminent. Or je me rappelle justement avoir entendu dire que celui qui sauve un être humain sauve l'ensemble de l'humanité et que quiconque tue un homme assassine tout le genre humain. Soudain, je pense à ce qu'on dit au sujet des astronautes, lorsqu'on est assez loin dans l'espace pour ne plus distinguer les frontières, on oublie les conflits et querelles sur Terre, on oublie que la planète se réchauffe et que le niveau des océans ne cesse de monter et on comprend que chaque élément est tributaire et dépendant des autres, que chaque chose fait partie

d'un tout, en réalité, on est abasourdi par la petitesse de la Terre qui non seulement tourne autour du soleil à cent huit mille km/h, mais également sur elle-même à mille six cent quatre-vingt-dix km/h. Quand les gens comprennent à quel point il suffirait de peu de chose pour qu'elle dévie de son orbite, le sentiment qu'ils éprouvent les submerge, ils prennent leurs congénères dans les bras et fondent en larmes. Je me dis ensuite que le jour où l'équipe de tournage russe reviendra sur Terre, la sonde spatiale Lucy décollera de Cap Canaveral en Floride pour une expédition de douze ans vers Jupiter, une mission de six milliards de kilomètres consacrée à l'étude des huit astéroïdes troyens qui accompagnent la géante gazeuse dans sa course autour du soleil, soit en la précédant, soit légèrement à sa suite. La sonde tire son nom du plus ancien squelette d'hominidé datant d'environ 3,5 millions d'années. Maintenant que je me trouve à six milliards de kilomètres et que je contemple le troisième astéroïde en partant du soleil, un petit point bleu clair pas plus grand qu'une tête d'épingle, il est logique, étant linguiste, que je me dise que tous les hommes, tous les gens qui vivent sur Terre sont justement reliés par cette ancêtre commune venue d'Afrique, qui parlait sans doute une de ces langues à clics.

Jakobsdóttir : fille de Jakob

C'est devenu une tradition, les colloques sur les langues minoritaires menacées de disparition se dérou-

lent dans des villages isolés, à l'écart des grands axes de communication, souvent dans les forêts ou les montagnes (je n'y peux rien, les mots *krummaskuð* et *útnári,* signifiant *bled ravitaillé par les corbeaux* ou *trou perdu* me viennent automatiquement à l'esprit), ce qui pour une linguiste originaire d'une île à deux pas du cercle polaire arctique se traduit généralement par deux vols suivis de deux correspondances ferroviaires. Il m'est aussi arrivé de devoir faire la dernière portion du trajet en autocar et je me souviens même d'un colloque où je me suis rendue à pied entre deux villages de montagne en portant dans mon sac à dos mon ordinateur sur lequel était enregistrée ma présentation PowerPoint intitulée *Quel est le nombre minimum de locuteurs nécessaire pour sauver une langue et quel en est le coût ?* (ce sont des sujets que nous abordons à chacun de nos colloques sans jamais parvenir à la moindre conclusion). La tradition veut également que le village choisi pour la manifestation n'abrite qu'un petit nombre de vieillards qui s'expriment dans un dialecte presque éteint (à chacune de nos réunions, nous discutons aussi abondamment de la possibilité d'inscrire les dialectes en voie d'extinction sur la liste des langues nationales dont l'existence est menacée).

Le village qui accueille le séminaire se trouve dans les montagnes, à bonne altitude, et la femme envoyée me chercher à la gare par les organisateurs tient une pancarte où mon nom est écrit à la main : Jakobsdóttir. Elle me salue. Elle porte des lunettes de soleil démesurées et m'annonce que notre destination

se trouve à environ une demi-heure de voiture. Je m'installe à l'avant, la route décrit une série de virages en épingle à travers une forêt de plus en plus escarpée. Le verbe *sniðskera*, biseauter, me vient machinalement à l'esprit. Mon accompagnatrice m'apprend que la forêt s'étend de part et d'autre de la frontière dont le tracé a changé plusieurs fois au cours du siècle dernier, si bien que les villages de la région n'ont pas toujours appartenu au même pays. Elle lâche plusieurs fois le volant pour me montrer et m'expliquer un certain nombre de détails. La région, ajoute-t-elle, connaît depuis un moment des tensions sans que cela affecte les relations entre les villageois qui parlent le même dialecte et ont de la famille des deux côtés de la frontière, ces frictions sont uniquement le fait des autorités des deux pays. Je ne peux pas m'empêcher de remarquer de vastes zones de terre brûlée et des souches d'arbres calcinés, j'en parle à mon accompagnatrice qui me confirme que la forêt a été dévastée par les incendies l'été dernier au plus fort de la canicule et de la sécheresse.

— Le feu s'est propagé à la vitesse de l'éclair et nous n'avons rien pu faire pour le maîtriser, dit-elle en ralentissant et en abaissant sa vitre pour que je puisse contempler le désastre et sentir l'odeur du bois brûlé.

Elle me raconte comment les villageois des deux côtés de la frontière se sont retroussé les manches ensemble pour sauver le plus vieux chêne de la forêt en l'enveloppant de couvertures ignifugées.

— Il aurait quatre cents ans, précise-t-elle.

Au-delà de la forêt calcinée, je suis du regard son doigt tendu vers l'endroit où trône le *doyen*.

À l'arrivée, je découvre que des maisons à l'orée du village ont aussi été la proie des flammes. D'après mon accompagnatrice, il est question d'éclaircir la forêt aux abords des habitations puisqu'on gage que les incendies se répéteront l'an prochain. Je ne saurais dire s'il y a de la vie derrière les portes et les volets fermés. Avec une extrême dextérité, elle conduit dans les étroites ruelles et m'explique que l'école primaire a été fermée il y a quelques années, tout comme la plupart des boutiques à l'exception d'une épicerie.

Le réceptionniste me tend la clef de ma chambre en me disant que l'auberge a été ouverte spécialement pour le colloque et qu'on a allumé le chauffage hier.

— Bienvenue. Vous avez la chambre 7.

Outre le cercle très fermé des linguistes, représentant des langues menacées d'extinction ou spécialistes de langues éteintes, de rares autochtones viennent assister à nos conférences. D'habitude, je figure parmi les plus jeunes participants, mais la pandémie mondiale a conduit certains de mes collègues les plus âgés à se mettre en retrait (deux linguistes renommés ont été emportés par l'épidémie, le premier était comparatiste et le second spécialiste en analyse du discours et en morpho-lexicologie), si bien qu'il y a eu des changements dans la composition de notre groupe. Les aires linguistiques les plus isolées n'envoient aucun représentant, ce qui n'empêche pas les participants au colloque de se montrer chaque fois impatients de

découvrir lequel d'entre eux vient de l'aire la moins peuplée. Lorsque mon collègue de Fróðskaparsetur, l'université des îles Féroé, ne peut pas être présent (ce qui n'est pas le cas cette fois-ci), il y a toutes les chances pour que ce soit moi. Cela dit, si l'on prend uniquement en compte les cent quatre-vingt-treize langues officielles des pays membres des Nations unies, alors, c'est moi qui parle la langue nationale la plus faiblement diffusée.

Il naît chaque jour des soldats et des médecins, mais pas des poètes ni des linguistes, déclare une des organisatrices dans son discours d'ouverture lors de la réception qui se tient dans le hall de l'auberge. On nous offre des boissons et un buffet garni de toutes sortes de plats locaux, parmi lesquels de l'épaule de porc fumée et du rôti de porc en cocotte. (Pour une fois, nous n'avons pas droit aux danses traditionnelles.) Il n'est pas tout à fait exact de dire que les spécialistes du champ de recherches restreint qu'est la linguistique sont des solitaires peu doués pour les relations humaines (sauf quand ils sont complètement ivres, comme l'a un jour affirmé une de mes collègues à l'université) mais pendant le cocktail, chacun discute principalement avec des gens issus de sa famille linguistique. Ce qui signifie que je forme un groupe avec le linguiste féroïen. Contrairement aux Danois qui ont adopté les mots internationaux comme *television* ou *helikopter*, les Féroïens imitent les Islandais, ils forment leurs propres néologismes et disent *sjónvarp* et *tyrla*. Sachant que le représentant groenlandais

parle une langue agglutinante sans déclinaisons, il n'appartient pas à notre famille linguistique. Je comprends un mot sur trois en féroïen, les deux îliens que nous sommes parvenons néanmoins à discuter des raisons de la quasi-disparition du subjonctif en langue féroïenne, c'est justement le sujet de la communication que mon voisin des mers déchaînées prononcera demain.

Ma connaissance des systèmes racinaires et de l'amour

Le sol dallé de la chambre 7 est glacial, mais les draps sont propres et fraîchement repassés. Allongée dans mon lit à la fin de cette première journée, je revois le trajet à travers la forêt calcinée. Ça me fait penser à l'intimité qu'entretiennent avec le milieu sylvestre les écrivains originaires de contrées où les arbres atteignent l'âge de quatre cents ans, et aux promenades des poètes sur les sentiers forestiers. Contrairement aux écrivains de mon île qui célèbrent la dryade à huit pétales, portent aux nues les rares épilobes arctiques qui poussent sur le sable noir où la végétation rase qui couvre la terre explose en une symphonie de couleurs à l'automne, les auteurs traduits (je pense là en relectrice employée par deux maisons d'édition, je dis bien *auteurs traduits*) prêtent l'oreille au murmure des couronnes des arbres qui s'élèvent à des dizaines de mètres vers le ciel, debout

sous les frondaisons, ils méditent sur les miroitements de lumière qui folâtrent dans les feuillages ou s'accordent une halte dans une clairière ombragée en écoutant les bruissements dans les ramées, ils chantent *l'enchevêtrement* des branches et le ciel qui ruisselle dans la sève des arbres, jusqu'à l'humus, et ils s'égarent dans les profondeurs des bois. Si je pense à l'écrivain préféré de ma mère, Lorca, alors il faut ajouter à ces arbres les orangers et les citronniers. Elle répétait le rôle d'Adela, la fille benjamine dans *La Maison de Bernarda Alba* lorsqu'elle a rencontré mon père et, trente ans plus tard, quand on a à nouveau monté la pièce au Théâtre national, elle a interprété le rôle de Bernarda elle-même.

C'est de là que je tiens mon prénom. De cet écrivain espagnol.

— J'étais d'accord pour t'appeler Alba, mais pas Bernarda, souligne régulièrement mon père à qui je réponds, papa, je crois que tu me l'as déjà dit.

En y réfléchissant, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que le thème des arbres est de plus en plus présent dans les manuscrits que j'ai corrigés ces derniers temps, c'est une tendance plutôt surprenante de la part d'écrivains nés sur une île pour ainsi dire dénuée d'arbres. Si on y regarde de plus près, il semble toutefois que ce soit surtout la partie souterraine des arbres, c'est-à-dire les racines, le système racinaire et son enchevêtrement, qui intéresse les jeunes auteurs (on peut même aller jusqu'à parler de révolution générationnelle dans la littérature). Je pense au pre-

mier roman d'un jeune écrivain, *Ma connaissance des systèmes racinaires et de l'amour*, dont le recueil de nouvelles intitulé *La Clef de la commode de Copernic* a été salué par la critique (j'ai souligné dans mes corrections que Copernic est né au XV^e^ siècle et que la première commode n'a été fabriquée qu'à la fin du XVII^e^, mais l'éditeur m'a répondu que cela n'avait aucune importance). Dans ce manuscrit, il est question d'une forêt située à la frontière de deux pays, les racines des arbres s'étendent sur les deux territoires et *communiquent* par le biais de signaux électriques. En le lisant, la linguiste que je suis n'a pas manqué de se demander si les différentes essences d'arbres s'expriment dans des idiomes différents et si leurs représentants ont besoin d'interprètes. Cette réflexion me rappelle l'interview d'un ornithologue qui a piqué ma curiosité en affirmant que les oiseaux chantaient avec un *accent* qui varie en fonction des régions du pays. Il y a aussi sur ma table de travail les épreuves d'un roman sur lequel je n'ai pas encore assez avancé. Il y est question d'un scientifique aux prises avec de graves problèmes personnels qui travaille parallèlement à cartographier le réseau complexe de champignons qui s'étend à des kilomètres sous terre. Le livre s'intitule *Réseaux* et, comme l'explique l'auteur, les champignons vivent en symbiose avec les racines des arbres et des plantes, ils absorbent le carbone tout en produisant des nutriments, d'où leur importance cruciale pour le biotope. Dans ce texte, les champignons sont menacés par la sécheresse et la pollution. Une

phrase s'est gravée dans ma mémoire : *Chaque arbre doit trouver son champignon*, de même que le titre du chapitre : *L'avenir est souterrain. Tout cela se passe sous terre sans que nous n'en sachions rien*, déclare la mère du personnage principal.

On frappe à ma porte. Je soupçonne que c'est le nouveau venu de notre séminaire, spécialiste en phonologie des langues aborigènes. Du même âge que moi, il a pris l'initiative de m'apporter un verre, à deux reprises, pendant la réception dans le hall. J'ai remarqué qu'il me regardait, assise au premier rang dans la salle clairsemée, tandis qu'il prononçait sa contribution. Il m'a souri en disant, *un jour, une langue est parlée par quelqu'un qui dit à quelqu'un d'autre qu'il l'aime ou qu'il a faim et le lendemain, plus personne ne la parle.*

Il meurt une langue tous les vendredis

On met un point d'honneur à ce que chacun des participants puisse intervenir dans sa propre langue, de manière à ce que les autres l'entendent même s'ils ne la comprennent pas. Les premières années, bien avant que je commence à y prendre part, le colloque avait recours à des interprètes qui traduisaient les communications dans les langues maternelles des participants, mais la mise en œuvre du dispositif s'est avérée à la fois trop coûteuse et complexe. Désormais,

les interventions sont traduites en anglais et projetées sur l'écran de la salle de conférence (qui est en réalité le restaurant de l'auberge), elles sont également publiées dans les actes du colloque en édition bilingue. L'anglais étant considéré comme la principale menace contre les langues minoritaires, la décision de traduire les articles justement dans cette langue a fait grincer des dents un grand nombre de puristes.

Le deuxième jour du colloque, nous avons assisté à une conférence intitulée *Qu'est-ce qu'une langue et qu'est-ce qu'un dialecte ?* suivie par une discussion où nous nous sommes demandé s'il fallait classer les dialectes parmi les langues minoritaires ou uniquement prendre en compte les langues officielles de chaque pays. Nous avons également écouté une communication sur un idiome aborigène amazonien menacé de disparition par la destruction de la forêt, et une autre sur le cornique, parlé en Cornouailles, éteint depuis le XVIII^e^ siècle, qu'on a tenté de ressusciter au XX^e^, et qui bénéficie aujourd'hui d'un regain d'intérêt. Ensuite, un spécialiste en pragmatique du discours a parlé des jurons en gallois. La dernière intervention avant la clôture, celle d'un expert en syntaxe historique, portait sur la place du verbe en breton au XVII^e^ siècle.

Au terme de chacun de nos séminaires, nous rédigeons une résolution commune sous forme d'appel que nous transmettons à l'UNESCO, défenseur des langues au sein de l'Organisation des Nations Unies. La formulation est sensiblement identique à celle validée à l'issue de notre dernier symposium, si ce n'est

que nous avons mis à jour la liste des langues menacées référencées par l'ONU. Notre résolution précise qu'il existe dans le monde entre six mille cinq cents et sept mille langues en fonction de la manière dont on compte (nous n'avons pas réussi à nous mettre d'accord sur le statut des dialectes – si l'on se fonde sur les critères les plus stricts, il faudrait classer le norvégien et le danois comme deux dialectes d'une même langue). Notre résolution rappelle qu'une langue meurt toutes les semaines (d'autres affirment que c'est toutes les deux semaines). *Il meurt une langue tous les vendredis,* c'était justement le titre de la conférence d'ouverture qui soulignait qu'au moment où nous parlions des langues menacées d'extinction, l'une d'elles rendait son dernier souffle. La conclusion de notre motion est identique à celle validée lors de notre précédent colloque : *Si on continue ainsi, on est en droit de redouter que 90 % des langues auront disparu d'ici à la fin du siècle.*

Après avoir rédigé notre motion, nous décidons du lieu du prochain colloque que nous commençons aussitôt à préparer en demandant les subventions nécessaires. Jusqu'à présent, nous bénéficions d'un accès privilégié aux fonds internationaux, ce qui nous permet de régler les frais de voyage, le gîte et le couvert, les émoluments et la traduction en anglais des interventions.